

Les retrouvailles

L'homme qui descendit du train ce matin-là en gare de Saint Gervais les Bains, était beau. La quarantaine tranquille, assurée, il portait en lui la suffisance de ceux qui plaisent aux femmes.

Sa silhouette de sportif lui donnait une sensation de légèreté, d'énergie prête à bondir. Il portait un pantalon beige qui tombait droit sur ses chevilles, une chemise à carreaux canadienne et un blouson demi-saison en daim. Distingué !

Son visage était nouveau. Ses yeux verts affirmaient leur esprit de décision. Sa chevelure châtain très claire, bouclée, apportait au personnage une touche enfantine à faire craquer les plus belles.

Par-dessus son épaule droite, un gros sac de voyage, vert militaire contrastait avec l'élégance précédente.

Il avança résolument sur le quai et reconnut facilement son interlocuteur.

Un sourire franc et direct éclaira son visage.

« Bonjour. Vous êtes Martin ? »

Il posa son sac et tendit une main ferme à l'homme qui lui faisait face.

« Oui. C'est moi. »

Martin ramassa le sac, fit demi-tour et s'en alla d'un pas rapide.

« Attendez... Je peux le porter... »

Pas de réponse. Le savoyard traversa la gare et sortit sous un magnifique soleil printanier.

Du même pas pressé il se dirigea vers un 4x4 blanc, dont la partie arrière était transformée en caisse métallique. Il y jeta le sac sans ménagement. Il grimpa dans le véhicule, mit le contact et démarra sans se préoccuper, sembla-t-il, de son hôte.

Plutôt avare de paroles le Martin ! Didier essaya d'engager la conversation :

« Belle journée... Quand je pense qu'à Paris, hier soir, il tombait des cordes... C'est la première fois que je viens dans la région. C'est très beau. Vous êtes d'ici ? »

« Ouais... »

Le silence s'installa entre eux alors que le Toyota s'enroulait dans les virages comme dans un toboggan. Il paraissait téléguidé, ou connaître la route mieux que son propriétaire.

Ca montait fort et bientôt le trafic devint intense. On traversait Saint Gervais.

Didier admirait. Il aiguisait ses yeux partout, à grande vitesse, essayant de capter un maximum d'images en un minimum de temps. Il regardait à la manière d'un appareil photo, tentant d'incruster des flashes dans sa boîte crânienne.

C'est vrai que c'était beau, beau comme une bouffée d'oxygène, beau comme un ciel d'azur, beau comme les myriades de fleurs aux couleurs vives qui poussent même sur le bord des routes, beau comme cette luminosité chatoyante si différente de celle de la capitale, beau comme les vacances.

Didier se sentait détendu.

Après Saint Gervais, le 4x4 s'engagea dans une longue vallée très verte, bordée de hautes montagnes dont la

blancheur nivale luisait sous les rayons déjà chauds du soleil de juin.

« Les Contamines Montjoie 8 kms, indiquait le panneau. Dans quelques minutes, il serait à pied d'œuvre.

« Vous avez de la chance d'habiter un si joli coin ? »

« De la chance ?... Vous êtes sûr ? »

« Enfin... Euh... Je veux dire... Ca doit être bien. »

Il avait répondu machinalement, bêtement, interloqué par les premières phrases du guide et aussi par cette agressivité en forme d'interrogation qu'il n'attendait pas.

Décidément, cet homme était bien étrange. On l'avait prévenu que les Savoyards n'étaient pas des « cadeaux ». Ca se vérifiait.

Après un léger rétrécissement, la vallée s'ouvrait de nouveau et laissait apparaître le village, niché dans un cirque de verdure, paysage de carte postale, typiquement conforme à ce que l'on attend d'un site alpin.

Des chalets de bois couronnés d'ardoises, de vieilles fermes encore en toits de lauzes, des champs entiers de fleurs écarlates, une église, quelques magasins qui sentaient bon le tourisme.

Paris était bien loin et pour Didier, c'est tout ce qui importait.

La petite place centrale venait de s'offrir à eux, agrémentée de sa traditionnelle fontaine, creusée dans une « biole » de bois. La vue sur les pics environnants accroissait encore le rayonnement intérieur et extérieur du parisien.

Une terrasse de café, face au Mont Joly : quelques têtes connues...

Il se précipita. Une bonne partie du groupe était rassemblée autour d'un petit-déjeuner « montagnard » :

Roseline, sa sœur cadette et son copain Jean Claude, Christine, l'inévitable copine de la sœur, Jean et Nicole, les vieux amis, sans oublier la cousine Marie, un cas celle-ci...

Les embrassades furent dignes des retrouvailles. Il prit du temps pour chacun.

Une longue accolade pour Roseline : le frère et la sœur avaient pourtant bien peu d'atomes crochus, chacun ayant fait des choix et prit des chemins tout à fait opposés.

Lui se battait constamment avec créanciers, clients, fournisseurs, même avec ses délégués commerciaux pour maintenir à flots l'entreprise familiale de meubles d'intérieur et miroirs.

Elle rentrait d'une mission au Soudan pour Médecins du Monde.

Ils se retrouvaient, avec sans doute beaucoup de choses à se raconter, mais aussi l'ineffaçable lien du sang qui faisait monter en eux une tendresse toute particulière malgré les divergences de vues.

« Heureux de te revoir petite sœur... » s'exclama-t-il en la prenant dans ses bras.

« Ca me fait plaisir aussi. Tu as l'air fatigué ? ! »

« Ca va. Ces vacances et le grand air vont me faire du bien. »

« Je te présente Jean Claude, mon ami. On s'est rencontré au Gabon. Lui aussi a besoin de se ressourcer, pas pour les mêmes raisons. C'était dur là-bas tu sais. »

Poignée de main franche et prolongée, les yeux dans les yeux. Visiblement les deux hommes avaient envie d'aller l'un vers l'autre.

La cousine Marie !!... Avocate à la Cour des Comptes, mais oui !

Toujours habillée « grunge », depuis bien avant la mode, elle le sera encore longtemps après celle-ci. Elle ne ressemblait à rien. Physique quelconque, voire vulgaire, avec ses gros traits de paysanne et ses épaules de camionneuse, des vêtements amples pour cacher ses formes, sa voix même pouvait paraître masculine.

Quelques années auparavant, elle avait mis la main sur un Martiniquais, encore plus costaud qu'elle, cafetier de son état, qui lui avait donné deux superbes jumeaux mulâtres et rieurs, à la surprise générale ! Un cas, vous dis-je...

« Salut Marie ! »... Embrassades... Comment va Arsène ? Et les enfants ? »

« Tout le monde va bien. Ils te donnent le bonjour. Arsène les garde cette semaine. Tu sais, lui et la marche... »

Il embrassa rapidement Christine avant de se retrouver face à Jean et Nicole. Ah ! Ces deux-là ! De vrais amis !

Ils s'étaient connus pendant leurs études à l'école Boule. Les deux hommes s'étaient même partagé Nicole pendant quelque temps (leur « remake » de Jules et Jim), avant qu'elle ne choisisse définitivement Jean. Didier en avait quitté l'école...

Il restait de cette époque une profonde amitié, ainsi que les souvenirs de nuits érotiques que les garçons ne manquaient jamais de se rappeler.

« C'est bon que vous soyez là... » Il se laissa aller dans leurs bras.

« On sait que tu ne peux pas te passer de nous. Et puis on a très envie de te voir perdre ton ventre et cracher tes cigares. Ca va te changer des rendez-vous gastros du Moulin des Alouettes... »

« Pour les cigares, c'est trop tard. J'ai arrêté il y a quinze jours... en prévision. Pour le reste, ça me fera le plus grand bien. »

Soudain, la fatigue tomba sur ses épaules, implacable. Décompression ! Il s'affala sur une chaise et commanda un grand café noir.

« Tu devrais manger quelque chose », insista sa sœur.

Le brouhaha des discussions ne parvenait plus à son cerveau. Il se sentait vidé, vanné, lourd. Où était sa résistance habituelle ? Où était sa propension à sacrifier la fatigue sur l'autel de l'efficacité ?

Là, au milieu des montagnes, il se sentait vieux et enfant. Il ne pouvait lutter contre la torpeur ambiante. Et visiblement les autres lui en laissaient le droit. Il s'assoupit...

La plage était immense. Incurvée tel un croissant de lune, elle se prolongeait par un pic rocheux, imposant, recouvert d'une épaisse forêt équatoriale. L'endroit était idyllique.

La transparence de l'eau et la faible profondeur de la baie permettaient de visualiser les reflets du clapot. Le chaud des tropiques lui caressait la peau. Le sable, lumineux, blanc, l'obligeait à cligner des yeux.

Il s'imprégnait de cette langueur lorsque la sirène fit son apparition. D'abord floue, elle se mua en une délicieuse silhouette, mi-femme, mi-animal. A quatre pattes devant lui, nue, la créature remuait lascivement son corps, sa tête et ses épaules, ses reins et ses fesses...

Samba diabolique !!...

Deux formes presque identiques se superposaient l'une à l'autre. Elles étaient deux, deux femmes, deux « animales », emmêlées, entremêlées, telles des images télévisées superposées.

Excité par l'érotisme qui se dégageait des positions obscènes et des mouvements sensuels, il s'approcha par derrière, bien décidé à s'offrir ces femelles en chaleur.

Il reconnu en premier Marie Pierre, sa femme, brune, cheveux longs, corps fin et élancé, ses jambes interminables qu'il aimait tant. En surimpression, Nicole, plus petite, les cheveux blonds, courts, frisés, son ex-maîtresse.

La surprise fut brève. Le désir de pourfendre ces beautés doubles l'emporta.

Il se mouvait en elles (elle ?), sexe et mains tendues, exalté, lorsque la vague violente le submergea.

Il se réveilla, suffocant. L'eau dégoulinait, de son visage, vers sa chemise de trappeur. Instinctivement, il se tourna vers la gauche. Une seule personne pouvait se permettre ce genre de plaisanterie : Jean.

L'attaque étant la meilleure défense, celui-ci s'empressa de rejeter la responsabilité sur son ami.

« Tu n'as pas honte de ronfler comme ça devant tout le monde. Et nous qui croyons que tu étais content de nous voir !!... »

« Tu fais chier... Tu trouves ça drôle ??... Regarde dans quel état tu m'as mis... »

« Eh vieux ! T'es en vacances. C'est pas le moment de dormir. Et tu peux rester cool... »

« Evidemment vous à l'éducation nationale vous risquez pas d'être crevés par le boulot... »

Le sens de la répartie, même au réveil !

L'éminente discussion fut interrompue par la pétarade d'une moto de trial, une Bultaco 250, qui s'arrêta à quelques mètres du groupe. Otant son casque précipitamment, l'homme s'invita à la table grâce à un « Salut la compagnie », ponctué d'un sourire digne de Fernandel.

« Voilà le dernier », annonça Martin. « Je vous présente Gilles, autochtone qui a souhaité se joindre à nous jusqu'à Courmayeur. J'espère que vous n'y voyez aucun inconvénient. Il est facile à vivre. Il ne parle pas beaucoup mais il porte lourd !! Ca peut servir... »

La matinée s'avancait doucement sans que personne ne songe à bouger. Le calme du village, la beauté des monts, le plaisir des retrouvailles, le bonheur d'être en vacances, tout concourait à savourer le moment présent.

Le guide rompit la magie.

« Si on passait aux choses sérieuses : le programme. Aujourd'hui, ça démarre tranquille. Nous dormons ce soir à la Balme, au fond de la vallée : 1h30 de marche.

Je vous propose de partir d'ici vers 15 heures. Vous pouvez ainsi profiter un peu du village et nous serons au refuge pour le coucher du soleil. André nous y attend...

Demain : lever 6h30 ; départ 7h30. Nous montons jusqu'à la Croix du Bonhomme, environ 4 à 5 heures de marche, pour ensuite descendre au refuge des Mottets. Je vous donnerai plus de détails ce soir. Des questions ?... »

Le choix

L'aventure avait commencé quelques mois auparavant au cours d'une soirée anniversaire chez Christine, à Paris.

Trente ans !! Quelle barrière ! Surtout pour une femme, de surcroît célibataire... Spectre de l'âge ? !... Vieille fille en puissance ou autonomie de la femme moderne, « wonderwoman », féministe et belle !!...

Pour Christine, c'était sans doute la première impression qui prévalait, hélas !!...

Elle courrait depuis pas mal de temps, depuis la fin de ses études d'infirmière exactement, après l'homme idéal, celui qui conjugue tous les talents, à la fois viril et tendre, dominateur quand il faut, aux petits soins quand c'est nécessaire, un peu branché sexe mais pas trop, plein d'attentions, surprenant mais pas macho, beau évidemment, grand et fort, avec un ventre plat, et puis les yeux... verts absolument, comme l'eau du lac... Il fallait également une bonne situation, pour les week-ends à Deauville et les vacances aux Seychelles...

Qu'il supporte aussi ses crises de déprime, de neurasthénie, de boulimie, d'anorexie, etc...

Bref. Christine cherchait...

De déceptions en déceptions, d'anniversaires solitaires en anniversaires ratés, elle réorientait progressivement ses centres d'intérêts vers sa carrière professionnelle et la culture parisienne, ayant de plus en plus l'impression qu'elle cherchait le mouton à cinq pattes.

La trentaine, chiffre fatidique s'il en était, augmentait sa mélancolie. La présence de ses amis en couple n'arrangeait rien, même si elle était ravie de les recevoir.

L'alcool aidant, elle fondit en larmes bien avant les douzes coups de minuit. La séance de réconfort put commencer :

« Mais si tu vas le trouver... Mais non, t'es pas trop vieille... J'ai un nouveau collègue, je vais te le présenter... Bien sûr que tu es belle... Tiens moi, si j'étais pas marié... (Non chérie ! je rigole...), et puis il vaut mieux être seule que mal accompagnée... »

Ca, c'était Florence, la reine des gaffes qui jeta un froid ponctué d'un grand silence interrogateur puis d'un éclat de rire général, elle qui venait de se faire larguer par un chirurgien-dentiste, au grand dam de toute la famille.

L'atmosphère de nouveau détendue, la conversation glissa sur les prochaines vacances, sujet beaucoup plus gai que les déboires sentimentaux de notre infirmière.

« Et si on partait tous ensemble se balader... », proposa Roseline.

Les regards s'échangèrent rapidement... Sourires... Pas bête l'idée.

Où ? Quand ? Comment ?

Là, nous eûmes droit à toutes les propositions, des plus saugrenues aux plus chères, en passant par les plus compliquées.

Nicole, grande baroudeuse devant l'éternel, qui avait connu Katmandu, Pokhara et Namche Bazar à la grande époque, proposa un retour aux sources, en fait à ses sources. Tollé général !!...

« T'es pas folle ! Où tu veux nous emmener ?... Faut apporter son H ?... On prend un aller simple ou on